

GRÉGORY COUPET

« UN GARDIEN, N'EST PAS UN JOUEUR LAMBDA »



Durant deux semaines, l'association « Luc Borrelli » a de nouveau organisé en juillet des stages de football au Centre Regain de Sainte-Tulle.

L'association a été créée en 2001 pour perpétuer le souvenir de Luc Borrelli, gardien de but professionnel (il a évolué dans les clubs de Toulon, PSG, SM Caen et Lyon) et il est tragiquement décédé dans un accident de voiture en février 1999. A sa reconversion, le gardien de but varois avait l'intention d'organiser des stages pour transmettre sa passion, son savoir et ses valeurs à des jeunes footballeurs. Deux ans après son décès, ses frères et ses parents ont voulu concrétiser son projet en créant cette association ainsi que ces stages de football. « Nous mettons un point d'honneur à ce que ces stages organisés pendant les

vacances scolaires, respectent les valeurs chères à Luc : respect, tolérance, convivialité, partage. Notre objectif est que les enfants gardent un souvenir impérissable de leur séjour, qu'ils soient excellents footballeurs ou footballeurs débutants, nous voulons qu'ils prennent du plaisir et qu'ils soient heureux ».

Depuis plusieurs années, le stage s'installe donc chaque été au Centre Regain. Parmi l'encadrement, l'ancien gardien international, Grégory Coupet, le coéquipier de Luc Borrelli l'année de son décès.

Pour "HPI 100% Sport", le septuple champion de France, international à 34 reprises sous le maillot bleu, aborde ce stage, sa carrière tant à Lyon qu'en Equipe de France, mais aussi l'évolution du foot depuis sa retraite. Entretien...

◆ par Guillaume MESSIEN

HPI 100% Sport : Grégory Coupet, depuis quand participez-vous aux stages « Luc Borrelli » ? Comment s'est mise en place votre participation ? C'est la 22^e année qu'ils l'organisent et j'ai dû venir quatre ou cinq fois déjà. J'étais coéquipier de Luc à Lyon, et il a toujours dit que plus tard, après sa carrière, il aurait aimé organiser des stages. Pour honorer sa mémoire, ses frères ont décidé de le faire. Après, c'est un stage à part, car tous les éducateurs ne sont que des amis de Luc, de la famille, des proches... Il y a toute une génération Borrelli qui est là, et c'est qui fait la différence. Il y a une atmosphère qu'il n'y a dans aucun autre stage, où il faut monter une équipe, et avant que tout le monde se connaisse, cela prend un peu de temps. Ici, c'est totalement différent, vu que tout le monde se connaît déjà, ce qui permet d'avoir une véritable cohésion entre tous... De plus, la qualité et la quantité des éducateurs sur ce stage sortent de l'ordinaire avec un encadrement unique : Un éducateur pour trois enfants. Autant dire que c'est du jamais vu. Dans ce cas-là, les jeunes ressentent immédiatement un bien-être, un plaisir d'être ici. Ils sont dans un cocon.

Au-delà de l'encadrement, quelles spécificités pour ce stage ? On veut que ces stages ressemblent à Luc. Ici, il n'y a pas de concours, de tests, nous, ce qu'on veut, ce que les enfants soient solidaires entre eux, comme Luc l'était. C'était une personne qui s'occupait des autres, qui rattrapait un « mec » en difficulté, il lui parlait... C'est pour cela qu'on souhaite que ces stages soient à son image, dans la solidarité avant tout et dans l'amour.

Comment les jeunes vous regardent durant ces stages ? Est-ce qu'ils vous connaissent ? Ils me connaissent un peu, et puis ils vont vite visionner sur Youtube et se renseigner sur Wikipedia. Ils réalisent alors plus. Après, la majorité savent où ils mettent les pieds, notamment les gardiens !. Mais c'est top. Inévitablement, ils vous regardent avec un œil un peu différent. Je pense qu'un entraîneur lambda ferait le même entraînement que moi, mais il n'aurait pas le même impact sur le joueur. Je peux dire à certains, "passes par-dessus la barrière et jettes-toi", et ils le font. C'est aussi la chance d'avoir eu une carrière.

Vous avez été partenaires à Lyon, Luc Borrelli et vous, quels souvenirs gardez-vous de lui, alors qu'il a été votre doublure pendant 6 mois ? On s'entendait super bien et on aimait travailler ensemble. Il s'entraînait dans le sourire et la joie. Il aimait profondément ce qu'il faisait. Après, c'était un gardien, déjà expérimenté quand il est arrivé à Lyon, avec une très belle technique... Il m'a bonifié quelque part. Il s'est mis presque à mon service aussi. Il l'avait dit, "je vais t'aider à monter tout là-haut", c'est ce qu'il a fait. J'étais en pleine ascension. Quand j'ai su qu'il arrivait je me suis dit "wouah, ça va être compliqué" car je le connaissais bien, je savais à qui j'avais à faire au niveau de la qualité du gardien. Après j'ai découvert l'homme, et là, notre entente a *matché* immédiatement. On a eu 6 mois de bonheur à Lyon, tant aux entraînements que dans la préparation des matchs et la vie.

Vous avez eu plusieurs doublures à Lyon, comme Rémy Vercoutre, que retenez-vous du gardien qu'était Luc Borrelli ? Il est arrivé à Lyon avec



toute son expérience de Toulon, du PSG et de Caen. Comme je le disais, c'était un gardien hyper complet, très technique. C'était un meneur d'homme aussi, et avait une part très importante dans le groupe. Sa force, c'était ça aussi, savoir fédérer. J'étais en présence d'un vrai gardien expérimenté avec une vraie aura sur le groupe, dans un côté très amical, amoureux. C'était un passionné, un passionné du poste de gardien. Quand tu as la chance, d'avoir à tes côtés un Joël Bats et un Luc Borrelli, ce n'est que du bonheur, une chance incroyable.

Vous avez connu la plus grande période de l'Olympique lyonnais, avec ces sept titres consécutifs. Quels souvenirs en avez-vous ? Déjà, ce fut ma période la plus longue dans un club, 11 ans, plus de 500 matchs, forcément ça marque. Après, ce qui est fort, au départ, c'est de gagner un premier titre, et là, tu te dis, "tu rentres dans l'histoire du club en appartenant à ce groupe qui apporte ce premier titre", mais le fait derrière d'enchaîner avec 7 titres, c'est juste exceptionnel. Ce fut une période fabuleuse. J'avoue, je suis tombé sur une génération où on s'appréciaient beaucoup. Et je crois que sous la houlette d'un président comme Jean-Michel Aulas, tout était réuni pour qu'il se passe de belles choses. La grande fierté, c'est d'avoir toujours progressé, une marche gravie chaque année. Personnellement, j'ai fini ma carrière à Lyon sur un doublé, le top... Ce qu'on retient aussi sur cette période, c'est la montée en puissance de l'équipe, du club, et de pouvoir imprégner le poids du maillot au club. Et quand tu t'enfiles, tu sais que c'est pour gagner et pas pour autre chose. C'est une mentalité pas facile à mettre en place, et quand tu y parviens, c'est top. Je me souviens de Rémy Vercoutre, quand il arrive de Montpellier, il était surpris qu'il n'y ait pas de cri de guerre après une victoire. Mais, pour nous, on n'avait rien gagné, c'était juste un match, avec l'ambition de remporter le titre. On ne cherche pas à gagner un match, on cherche à gagner un titre. Ça prouve que nous étions conditionnés, comme une machine de guerre. Souvent, les adversaires disaient qu'on était un rouleau compresseur. C'est top d'instaurer cet état d'esprit chez l'adversaire qui venait à Gerland sans grande conviction, avec juste l'ambition de bien résister... On a eu beaucoup de matchs accrochés, et on finissait quand même par l'emporter. On avait une grande solidarité entre nous. La base de ce sport, c'est un sport collectif, et je crois qu'il faut apprendre à s'aimer dans une équipe, à aimer son collègue pour mieux le défendre.

De toutes ces équipes lyonnaises, laquelle était la plus forte et aurait mérité d'aller au bout en Champion's League ? Celle face au Milan AC. Celle-là elle était forte dans les individualités, mais aussi collectivement. Après, pendant un moment, on avait presque l'équipe de France à Lyon. En plus, c'est que des copains, Florent Malouda, Eric Abidal, Anthony Réveillère... ce sont que des potes.

C'est ce match que vous regrettez le plus face à Milan, ou celui du PSV Eindhoven avec le pénalty non sifflé pour Lyon ? Milan. Le PSV, comme je dis, le pénalty n'est pas marqué, même s'il avait été sifflé. Contre Milan, vraiment on les tient. On a même senti à un moment que le public de San Siro commençait à abdiquer. Quand vous arrivez, comme le disent les jeunes maintenant, à climatiser un stade comme San Siro, cela veut tout dire, c'est énorme. Mais voilà. Il y avait de la qualité en face, et ils arrivent sur un coup de patte de Pippo Inzaghi, puis de Shevchenko à faire la différence... ce sont de grands joueurs. Ils ont imposé le respect par ce petit but qui fait la différence.

Qu'est-ce qui a manqué à cette génération pour s'imposer en Europe ? L'expérience à un moment donné ?

Après, le but qu'on prend au Milan, c'est deux poteaux, et Inzaghi qui marque. C'est ce petit brin de réussite à la rigueur qui peut faire basculer une rencontre ou juste aider à préserver le score. On ne l'a pas eu. On fait une erreur, et on l'a payée cash. C'est cela aussi le très haut-niveau.

L'OL fut marqué pendant 40 ans par un des plus grands dirigeants du football français: Jean-Michel Aulas. Que dire sur lui qui vient d'être mis en retrait, et qu'une page s'est tournée dans le club ? Il est juste incroyable. C'est un meneur d'homme exceptionnel. Il fut un grand bâtisseur surtout, quand on voit tout ce qu'il a mis en place. Il a fait tout ce qu'il a dit. Il a pris le club en 2^e division, il a dit qu'il l'amènerait en Europe, et tout s'est passé comme il l'avait annoncé. Non seulement, il a amené le club en Europe, mais il l'a pérennisé. Il a réussi à avoir son stade. Le souvenir que j'ai de lui, c'est que chaque année, il y a une progression dans les structures, le sponsoring... C'était génial. Ce fut un président qui a amené tout ce que tu espères, et derrière, tu as envie de lui rendre. Il y a une mise en condition pour le sportif qui est exceptionnelle.

Aujourd'hui, comment réagissez-vous à son départ ? Qu'on le dise clairement, il s'est fait virer, faut appeler un chat un chat. Ça paraît même impensable à dire, lui qui a tout construit, c'est incroyable. C'est encore dingue d'y penser. Malheureusement c'est le foot d'aujourd'hui. Maintenant, ils sont sous pavillon américain, et c'est aussi la normalité, même si parfois cela apparaît brutal.

Etes-vous toujours en contact avec des joueurs de l'époque ? Oui, quelques-uns, le noyau dur du début notamment, Florent Laville, Christophe Delmotte, Philippe Violeau... des mecs avec qui je suis resté en contact.

Quel est aujourd'hui le quotidien de Grégory Coupet depuis votre renvoi de Bordeaux où vous entraînez les gardiens ? J'avais signé un an et demi, et je n'ai fait que cinq mois. Le problème, c'est que je n'ai pas su pourquoi. Pour mon licenciement, j'ai reçu un mail et un rendez-vous avec un responsable de contrat, et c'est tout. Mais pas de directeur sportif ou d'entraîneur pour expliquer cette décision. J'ai pris cela pour un manque de respect, mais c'est comme ça. J'entraîne à l'occasion par-ci par-là, je participe à des stages comme ici à Sainte-Tulle, je fais quelques opérations commerciales à droite à gauche, je monte au Stade de France voir l'équipe de France aussi et je joue surtout au padel. C'est mon sport actuel, j'adore. Après, je suis resté sur Bordeaux, je me suis installé là-bas. Je suis tombé amoureux de la région. Je voulais profiter de cette belle région et découvrir

Vous continuez à suivre les Girondins depuis qu'ils sont en Ligue 2 ? Oui, je regarde avec plaisir les matchs de chez moi, tranquille. Quand vous connaissez du monde dans un club, vous leur souhaitez le meilleur. C'était une belle saison, et un plaisir de les regarder. Je ne vais pas au stade. Je suis plus tranquille chez moi.

En évoquant votre carrière, on repense aussi à l'équipe de France, avec 34 sélections. C'est une grande partie de votre carrière... Oui, j'ai été huit ans en équipe de France. 34 sélections, ce n'est pas beaucoup, mais c'est plus que respectable, même si on espère toujours plus. Dans ma carrière, j'ai quand même toujours eu la chance de succéder à

de superbes gardiens... A Joseph-Antoine Bell à Saint-Etienne, à Pascal Olmeta à Lyon, à Fabien Barthez en équipe de France ; je n'ai rencontré que des grands gardiens. J'ai eu cette chance, et malchance, mais c'est une fierté d'avoir réussi à tenir le cap derrière de tels derniers remparts.

La Coupe du monde 2006, vous l'avez forcément en travers de la gorge alors que vous étiez titulaire avant que Raymond Domenech choisisse de remettre titulaire Fabien Barthez... Bien sûr. C'était compliqué d'apprendre que je n'allais pas jouer. Cela a été compliqué pendant le stage parce que pour moi le mode de fonctionnement n'était pas équitable. Et cela a été compliqué car en plus cette finale on la perd. C'est une Coupe du monde qui restera gravée à jamais, mais je me vanterai toujours d'être vice-champion du monde malgré tout. Et d'avoir été dans un groupe assez exceptionnel, à côtoyer des joueurs exceptionnels. Et puis surtout à représenter son pays, il n'y rien de plus beau. Ce n'est pas banal.

Parmi les gardiens actuels, lequel vous impressionne le plus, vous plaît plus que les autres ? Je suis fan d'Anthony Lopes à l'OL. C'est le style que j'aime, il sort, il coupe les trajectoires, il anticipe et a une grosse présence... Tout ce que j'aime du gardien. Aujourd'hui, on voit beaucoup de gardiens d'1,95m, qui ne bougent pas de leur ligne, qui font la croix régulièrement, et j'avoue que je ne suis pas trop fan de cela. Si jeune on m'avait expliqué que sur une frappe croisée, tu mets un genou à terre et tu fais la croix, je n'aurai pas trop aimé le poste de gardien comme je l'ai aimé. Je suis convaincu que la croix c'est intéressant à bout portant, mais il faut avancer... C'est peut-être là que je suis *has been* pour l'entraînement des gardiens, je ne suis pas du tout fan pour les techniques passives. Un gardien de foot n'a pas une surface de réparation comme

au hand ou au hockey, si elle est si grande c'est pour s'y déplacer. J'ai l'impression qu'il y a moins de caractère, moins de leadership des gardiens. Les jeunes parlent beaucoup moins. Malheureusement, les gardiens suivent le mouvement.

J'ai fait référence à Luc Borrelli, quand on voit les images, il parlait tout le temps à ses défenseurs, à la moindre occasion, à toute l'équipe. C'est ça un gardien, avoir une aura, une emprise sur le groupe. C'est hyper important. Il faut prendre de la place, tant physiquement que psychologiquement. Et c'est ce qu'il manque un peu actuellement. Des mecs comme Gaétan Huard, Pascal Olmeta, un peu fantasques peut-être, des gardiens que j'adorais, qui avaient du caractère. Aujourd'hui, on a moins cela. C'est peut-être pour cela que je reviens à mes premiers amours du rugby.

Comment êtes-vous venu à ce poste quand vous étiez jeune ? Mon père jouait gardien, donc je pense qu'il y a un côté mimétisme qui existe, et que j'étais prédestiné à ce poste. Comme disait Jean-Luc Ettorri, « on défend les couleurs qu'on ne porte jamais ». C'est un peu cela. Cette différence, je le dis à mes gardiens, « cultivez-la », elle est primordiale, être gardien, c'est être différent. Dans la motivation, il faut toujours être le premier à l'entraînement... Un gardien est différent dans le bon sens aussi... Il doit être leader, meneur, c'est important. Dans le foot, un gardien, ce n'est pas un joueur lambda.

Qu'est-ce qui justement a fait votre force ? Mon travail, ma détermination. Le fait de me réfugier dans le travail a imposé un respect à mes collègues, qui ont pu dire que j'étais un boulimique de travail, « c'est un dingue ». Après, je pense que j'étais aussi un meneur d'hommes, dans le sens où j'aimais animer un vestiaire. J'aimais imposer un règlement aussi. J'étais un peu dur dans la presse, car j'étais dur avec moi-même. Parler c'est une chose, l'assumer, s'en est une autre, et je pense que dans ce domaine-là j'ai toujours été droit dans mes baskets, autant avec mes coéquipiers qu'avec les gens.

